Document generated on 06/30/2024 9:05 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

GILL, Charles, *Correspondance* réunie, classée et annotée d'après les originaux par Réginald Hamel. Éditions Parti pris, Montréal, 1969. 245 p.

Pierre Mayrand

Volume 23, Number 3, décembre 1969

URI: https://id.erudit.org/iderudit/302927ar
DOI: https://doi.org/10.7202/302927ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Mayrand, P. (1969). Review of [GILL, Charles, *Correspondance* réunie, classée et annotée d'après les originaux par Réginald Hamel. Éditions Parti pris, Montréal, 1969. 245 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *23*(3), 494–495. https://doi.org/10.7202/302927ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1969

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

GILL, Charles, *Correspondance* réunie, classée et annotée d'après les originaux par Réginald Hamel. Editions parti pris, Montréal, 1969. 245 p.

On s'attendait à trouver le portrait d'un artiste-peintre dans la correspondance de Charles Gill, les confidences d'un Van Gogh à son frère, mais nous découvrons à notre surprise le profil d'un personnage qui reste en marge des courants significatifs de l'art de son époque et qui est susceptible de nous intéresser par ses préoccupations littéraires et politiques, par l'alternance du sérieux et du burlesque des propos.

L'ouvrage est précédé d'une courte préface de Réginald Hamel, à qui nous devons la reconstitution exacte de cette mosaïque. Hamel annonce Gill comme "un témoignage humain et pathétique des sept dernières années de la vie d'un poète québécois", le situant parmi les poètes maudits du siècle dernier, idée à laquelle certains manuels nous avaient habitués. En fait, la correspondance contenue dans cet ouvrage commence en 1910, précédée de brefs rappels de la vie parisienne du poète, vers 1890. L'essentiel du témoignage reste donc celui des lettres qu'il adresse à son ami Doucet, sur lequel on aurait aimé obtenir plus de renseignements. Le recueil se clôt en 1918, date de la mort de Gill, par un mélange de lettres ou de documents adressés à divers personnages, parmi lesquels le réaliste Albert Laberge. La biographie en tête de livre complète cependant une correspondance qui ne commence réellement qu'à l'extrême fin de la vie de Gill, en nous fournissant, par exemple, le complément de son activité artistique à Paris. L'ouvrage se termine sur des notes explicatives groupées sous une forme commode.

Il manquerait toutefois à ces témoignages vivants et précis de la carrière et des préoccupations multiples de Gill des exemples de sa produc-

tion artistique comme peintre. La photographie de l'artiste, en 1910, venant sous la couverture qui reproduit un manuscrit de la correspondance, ajoute à l'évocation, mais ne suffit pas à rendre tout le personnage. Bien qu'il ne fasse nulle part allusion au bouillonnement des mouvements artistiques qui chevauchent les deux siècles, son attachement aux maîtres officiels de l'époque, Gérôme, Bouguereau, ses références précises à la copie des maîtres qui se situent dans la tradition doucereuse, comme Murillo, Dolci et Lesueur, son attachement incontestable aux pratiques les plus traditionnelles de l'atelier à une date aussi tardive que 1912, méritent une attention particulière. Gill se définit implacablement, par rapport à son temps, dans cette phrase: "En effet, de l'œil ! de l'œil ! ... le sens des proportions, le plan, l'harmonie ... le goût ... les rapports entre l'ensemble et les détails ..." en prenant soin toutefois d'éviter les critiques directes et intransigeantes à l'égard de l'art moderne. Le sensualisme de Gill le portait sans doute naturellement vers ces formules à la fois autoritaires et peu convaincantes. Son horreur du Prud'homme, héritée d'une tradition jacobine et humanitariste, lui vaut ses meilleures pages comme pamphlétaire et libelliste, mais reste en contradiction flagrante avec le genre bourgeois de sa production artistique, asservie aux exigences de la commande. Si Gill n'arrive pas à soulever le poids de ses penchants naturels, malgré ses vociférations de rapin, son activité littéraire, qui lui est aussi nécessaire que son travail de peintre, lui fournit une compensation. Les deux restent intimement liées pour lui, et il va jusqu'à répéter "Non je n'abandonnerai jamais cet art délicieux. Je lui dois mes meilleures qualités d'homme de Lettres ..."

Une autre forme de compensation serait son engagement politique qui se fait de plus en plus virulent à la fin de sa carrière. Encore une fois, ses réactions politiques lui fournissent l'occasion des pages les plus vivantes de sa correspondance. Elles sont dignes d'un Bourassa. Le thème du St-Laurent, berceau de la civilisation française au Canada, remplace celui du Saguenay qu'il exploite en littérature, symbole de l'effort d'un peuple, effort pur et vierge. Il note en 1914 "je sens bien que si le patriotisme n'inspire quelques vertus spartiates sur les bords du St-Laurent, c'en est fait de nous ! Le temps n'est plus de discourir ni de gémir: Il faut frapper !" ou encore "le Canada français expire sous le talon de la bourgeoisie" et il va jusqu'à proférer à l'endroit de Doucet ce magnifique anathème: "Tu as perdu la faculté de t'indigner contre les assassins de ton rêve et de ta patrie !"

Il ne nous appartient pas de nous prononcer ici sur la portée et l'actualité des écrits littéraires et politiques de Gill. Nous voulons seulement rappeler que les mêmes qualités cœxistaient chez son célèbre contemporain, Napoléon Bourassa, et qu'il ne serait pas arbitraire de rechercher l'inspiration de l'un chez l'autre.

PIERRE MAYRAND

Université du Québec
Constituante de Montréal